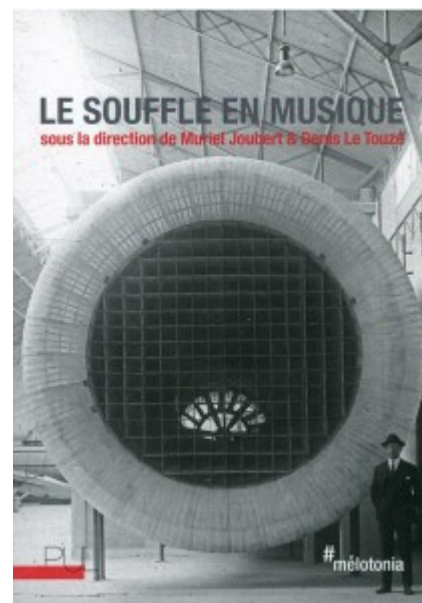


Livres, compte rendu critique. Le souffle en musique, ouvrage collectif dirigé par Muriel Joubert et Denis Le Touzé (Collection Mélotonia, Presses Universitaires de Lyon)

Chez les instrumentistes, on classe volontiers en souffleurs, racleurs et tapeurs. Et le souffle pourrait être celui, si aérien, de l'Ariel shakespearien, contre celui à grand renfort d'ahanement, de Caliban. En large ambitus, le premier ouvrage d'une collection Mélotonia (Presses Universitaires de Lyon, P.U.L) ausculte le souffle dans tous ses états, et ses pilotes, Muriel Joubert et Denis Le Touzé, demandent : « dites 33 » à leurs patients-passeurs, philosophes, anthropologues, compositeurs et musicologues... Un savant et excitant ouvrage collectif, axé sur l'art d'aujourd'hui.

La trilogie C.E.M.

« Souffler n'est pas jouer » ? Ou :
 « l'esprit souffle où il veut » ? Ou :
 « ça souffle à décorner les bœufs »... Jeu
 de dame, Evangile, météo-traditions : ce
 souffle , immatériel – et seulement
 visible en ses effets, mais si
 parfaitement audible – domine notre grand
 et notre petit monde. Paul Valéry, dans
 ses Cahiers, aurait pu le placer au cœur
 de sa trilogie, C.E.M., dont les
 initiales (Corps. Esprit. Monde) envoient
 vers les interrogations les plus
 classiques de l'histoire philosophique (« monisme,
 dualisme » ?). Et au grand carrefour où les poteaux
 indicateurs balisent le territoire « du côté de chez Sôma
 » (le Corps) et « du côté de Psychè » (l'Esprit, voire
 supplémenté d'Ame)... N'est-il pas bon qu'une Faculté
 musicologique (Lyon-II) d'entre Rhône et Saône (P.U.L.,
 Presses Universitaires de Lyon) place la naissance de sa
 collection Mélotonia sous ce signe d'air – expiré, inspiré –
 qui commande, plus généralement à bas bruit, notre vie,
 jusqu'à ce « dernier souffle » au-delà duquel il n'y a plus
 que silence, sinon néant ?



Butinage sur la plage

« Le souffle », évidemment ici « en musique », se présente
 comme une Somme de contributions très diverses, introduites et
 réunies sous la direction des deux enseignants (de Lyon-II) :
 Muriel Joubert et Denis Le Touzé. C'est plus spécialement
 l'Avant-Propos de Muriel Joubert, dense et riche en regards
 croisés, qui a la charge initiale de séduire le lecteur
 ainsi invité à se tourner vers les 9 chapitres eux-mêmes
 regroupés en « anthropologie, souffle vocal et instrumental,
 écriture musicale ». Ne fardons pas la vérité : ces quasi-200
 pages ont... du souffle, et leur langage – qui s'efforce de se
 faire accessible à celui qu'on appelait au Grand Siècle

« l'honnête homme », celui qui, paraît-il, « ne se pique de rien » -, est parfois... un peu ardu (terme qui, on le sait, préluda en langue française à l'actuel hard). On conseillera donc achat printanier de cet ouvrage et lecture de l'Avant-Propos notamment, puis butinage échelonné qui fera grand effet sur les plages, d'autant que la photographie de couverture – la soufflerie de l'Institut Aéronautique de Saint-Cyr – ... aspire et expire du côté de l'ancienne modernité scientifique (1921), intriguant vos futurs voisins de sable chaud et blond.

De Bachelard à Xenakis à ou Rothko

On aime bien en tout cas l'orientation « contemporaine » de ce Souffle, placé dès les pages introductives dans les « perspectives d'un(e ?) Mélotonia » associé(e) à d' « autres champs d'études, anthropologie, ethnologie, sociologie, philosophie, psychologie cognitive, littératures et arts dits visuels »... Les références même de Muriel Joubert emmènent vers « l'apnée » (asphyxie) dans Metastasis de Xenakis, le Thrène de Penderecki, le Voyage de Pierre Henry, la respiration jazzistique (1959) du « souffle bleu », le souffle ultime et si douloureux de HAL dans l'Odyssée de l'Espace kubrickienne, les titres « en souffle » chez Melville, Corneau ou Malle, les toiles de Rothko, Devade ou Torque. Evidemment, Bachelard est appelé à en témoigner par-« L'Air et les Songes » – : « la vie est un mot qui aspire, l'âme un mot qui expire », « le vers doit se soumettre à l'imagination aérienne, il est une création du bonheur de respirer » -, en écho d'un Claudel dont nous n'omettrons point – coquetterie esthétique – de citer en ses Cinq Grandes Odes : « L'esprit, le souffle secret, L'esprit créateur et la grande haleine pneumatique, le dégagement de l'esprit Qui chatouille et qui enivre ... ». Ni de renvoyer à l'apocalyptique Typhon, de Joseph Conrad : « L'explosion , pareille à l'éclatement soudain du grand vase de la Colère, enveloppa le navire. Car tel est le pouvoir désagrégeant des grands souffles : il isole. L'ouragan, lui,

s'en prend à chacun comme à son ennemi personnel... »

Un microphone-loupe

Et il est d'emblée souligné que « le souffle audible – alors que la respiration est au fondement du chant et de tout instrument à vent – a été gommé de notre culture pendant de longs siècles d'Occident. » Et de s'interroger : « Tout cela pour que la musique soit le reflet de la pureté céleste, sans bruit parasite ? (Mais) l'après-1945 se chargera de retrouver le timbre de cette puissance matérielle qu'est le souffle, ne serait-ce que par l'usage du microphone, qui fait figure de loupe. » On s'embarquera donc en vitesse de croisière, et sans négliger quelques escales réconfortantes si le propos devient trop tendu. Le philosophe Bernard Sève entraîne vers le « deuxième souffle », vers les vents qui « participent au grand orchestre de la nature, et vers la musique « troisième souffle ». Là où André Boucourechliev et son « flux articulé » conduisent à « l'émotion » dont Baudelaire eut l'intuition en écoutant – contre tous « ces imbéciles » parisiens qui avaient « démoli » l'opéra de Wagner en 1861 – Tannhäuser, dont il perçoit (le souffle d') « une vie plus large que la nôtre, une musique qui respirait l'orgueil de la vie ».

Pneuma, spiritus, prâna, et qi

Et l'auteur des Fleurs du Mal de voir ici une « vaste étendue d'un rouge sombre, une dernière fusée traçant un sillon plus blanc sur le blanc qui sert de fond : ce sera le cri suprême de l'âme montée à son paroxysme. » Ailleurs est rappelé le chœur des prisonniers de Fidelio (« quel plaisir de reprendre le souffle à l'air libre ! »), pour mieux rappeler en coda que « la musique permet de respirer plus large ». Le musicologue Jacques Viret fait ensuite « anthropologie de la voix », mémorisant dans tant de cultures sur la planète la place du pneuma grec, des spiritus, animus et anima latins, du prâna hindou, du qi chinois, du nechama hébreu, parcourant ensuite on reprendra son souffle de lecteur, y compris avec une

torrentielle bibliographie qui incite au sport livresque de l'extrême !– les domaines illimités de la respiration, du souffle vital, de l'inspiration. François Picard part, lui, du qi chinois (« le souffle-énergie ») pour analyser en compositeur puis interprète (avec J.C Frisch) une partition pour flute traditionnelle, Le Satin à feuille de saule, à la lumière des diagrammes, sonogrammes et logiciels du bel aujourd'hui.

Amours, délices et orgues

Avec Odile Jutten, on revient au domaine « occidental » de l'orgue en tous ses états, lieu géométrique et esthétique d'« une « immense respiration », chronologie (de Cabezón à Ligeti) et technologie interrogées pour aboutir au revigorant imaginaire et à l'intimidant sacré. Céline Chabot-Canet « s'intéresse au profil du timbre soufflé dans la chanson française », interrogeant, Nougaro, Camille, Sapho, Greco , Ferré, Barbara, Biolay, Sylvestre, appelant au passage la formule de Barthes, à propos de l'enregistrement qui fait mieux entendre « dans leur matérialité, leur sensualité, le souffle, la rocaille, la pulpe des lèvres, toute une présence du museau humain. » D'où – encore Barthes – l'éloge d'une « troisième écoute, qui vise non pas ce qui est dit, ou émis, mais qui parle, qui émet », et un retour vers Artaud : « le souffle volontaire provoque une réapparition spontanée de la vie ». Le compositeur Bertrand Merlier parle de « l'ange Proxim », qui a donné souffle à sa pièce « L'apparition de l'ange », (flûte basse amplifiée, dispositif électroacoustique), et à sa méditation sur « l'après du silence infini d'un dernier souffle ».

Le Faune et sa descendance

La dernière partie de l'ouvrage donne parole au co-auteur, Denis Le Touzé, dans une analyse (avancée) du Prélude debussyste pour le Faune, indépassable point de départ d'une musique « moderne » où la flûte « dit puissance, plénitude,

densité sonore » du charmeur obstiné à vouloir « perpétuer ces nymphes »... Michel Chion relate son voyage de 45 ans à travers les sons que propagèrent les créateurs du G.R.M. (François Bayle, Pierre Henry) et qui l'ont aussi mené à spectrographier la partition filmique. Enfin le musicologue Makis Solomos, spécialiste de Xenakis, réfléchit « sur les modèles du souffle dans la musique d'aujourd'hui, à travers la diversité du N'Shima de Xenakis , Le souffle d'un petit dieu distrait, de Beatriz Ferreyra et Breathing Room, de Hildegard Westerkamp.

Allez me chercher mes ouragans

Allez, quand vous serez au bord estival de la Méditerranée, n'oubliez pas que le cher Valéry vous y a fait précéder de Socrate dialoguant avec Phèdre sur « une plage sans fin : l'air, délicieusement rude et pur, m'opposait un héros impalpable qu'il fallait vaincre pour avancer... (J'étais ainsi) victorieux du vent , et riche de forces toujours renaissantes, toujours égales à la puissance de l'invisible adversaire. C'est là précisément la jeunesse. » A moins que des goûts plus hétérodoxes ne vous portent vers Michaux (« allez me chercher mes ouragans ! ») pour mieux délirer du côté de la mescaline qui vous envoie sans pitié « comme eau dans une turbine, comme vent dans une soufflerie » mais aussi « dilate et fait du vide presque à l'infini, dilate magnifiquement l'Aspiration au-delà de tout imaginable » ?

Et un petit dernier pour la route de l'été, que l'on vous souhaite longue et variée... ? Si c'est vers le nord en recherche de fraîcheur, un « Paysage Hollandais » du ci-devant Paul Claudel (si lyrique, et pas seulement – image où il se complut –, brutal convertisseur catholique –et- français - toujours) pourra convenir : « Pas seulement ce souffle continu, puissant comme une tempête, humide et léger comme une respiration humaine qui infond en nous le sentiment du temps... Les Sept Provinces Unies jusqu'au fond de leur chair une fois de plus ressentent ce choc vital que l'épithaphe du grand

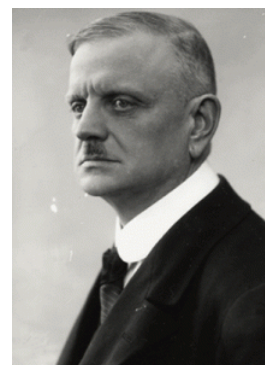
amiral Ruyter appelle Immensi tremor Oceani. »

LIVRES. Le souffle en musique, Collection Mélotonia, sous la direction de Muriel Joubert et Denis Le Touzé. Presses Universitaires de Lyon (éditions P.U.L.), 2015

· <http://presses.univ-lyon2.fr>

7ème de Sibelius en direct de Radio France

France Musique. Sibelius : Symphonie n°7. Vendredi 24 avril 2015, 20h. En direct de Radio France, concert Sibelius à l'occasion de l'anniversaire 2015 qui marque le centenaire du compositeur finnois, trésor national et génie orchestral du XXème. C'est aussi l'engagement du nouveau directeur musical du Philharmonique de Radio France, Mikko Franck, lui-même particulièrement investi par le répertoire finlandais. Le maestro, l'une des plus fines baguettes actuelles, rend ce direct parisien, incontournable.



Testament orchestral. Créée à Stockholm dès le 24 mars 1924, la dernière symphonie de Sibelius ne sera entendue du public finlandais qu'en 1927. En un seul mouvement, elle pourrait s'apparenter à une fantaisie symphonique, mais son développement d'une irrépressible croissance organique, traversée par un souffle depuis son début, porte les ultimes recherches du compositeur, qui fusionne tous les mouvements en un seul. Et de façon génial. La hauteur de l'inspiration qui s'y déploie, de façon noble et sereine, a conduit le chef Serge Koussevitsky à nommer Sibelius, le Parsifal Finlandais.

Le sentiment de majesté est induit par les trombones, instruments phares de la partition. C'est une élévation progressive, continue qui traverse au-dessus des cimes, nuages, épisodes plus sombres et déséquilibrés, puis se réalise dans la pleine sérénité.

Sibelius y conçoit une orchestration des plus fines (flûtes, hautbois, bassons...). Porteuse de visions et d'illuminations personnelles, la partition devait être suivie d'une huitième Symphonie. Mais le

compositeur détruira les amorces de la nouvelle construction, pour ne laisser en guise de testament musical, que sa septième et donc dernière Symphonie n°7.



France Musique. Sibelius : Symphonie n°7. Vendredi 24 avril 2015, 20h. Sibelius : Le Roi Christian II, Concerto pour violon, En Saga, Symphonie n°7. Alina Pogotskina, violon. Philharmonique de Radio France. Mikko Franck, direction.

Reportage vidéo : festival Musique et Mémoire 2014

Rare Festival estival à l'Est de la France, le **Festival Musique et Mémoire** (chaque année fin juillet-début août), interroge les répertoires et les formes du concert en accompagnant les ensembles de musique en résidence. Cette année Les Sonadori réalise une parade de rue, un concert gastronomique, évoque la musique religieuse vénitienne... Rayonnant à l'international, le Festival créé par Fabrice Creux innove toujours sachant invité les phalanges étrangères (Musica Perduta dans un rare programme Stradella)... temps forts de la



21ème édition 2014, entretiens avec Fabrice Creux et Alain Gervreau (fondateur des Sonadori)... grand reportage vidéo © CLASSIQUENEWS.TV 2015. Réalisation : Philippe-Alexandre Pham

VOIR aussi notre [reportage Musique et Mémoire 2013 : spéciale 20 ans](#)

Festivals. Annonce vidéo : Musique et Mémoire : du 17 juillet au 2 août 2015

Haute-Saône, Vosges, Pays des Mille étangs. Festival Musique et Mémoire 2015, du 17 juillet au 2 août 2015. 22ème édition. 3 ensembles en résidence : Les Timbres, Vox Luminis, Les Surprises. Il n'est pas de festival équivalent à Musique et Mémoire, festival créé par Fabrice Creux qui est son directeur artistique. TEASER Annonce vidéo © CLASSIQUENEWS.TV 2015. Durée : 2mn40. Un festival singulier au Pays des mille étangs : « *Je veux défendre et partager l'esprit d'un festival laboratoire* » ; renouvellement des formes : parade de rue par Les Sonadori : accompagnement des ensembles (recherche et création) ; coopération internationale (Musica Perduta à Luxeuil-les-Bains...).



VOIR aussi [notre grand reportage vidéo Festival Musique et](#)

VOIR aussi notre [reportage Musique et Mémoire 2013 : spéciale 20 ans](#)

La Ville morte de Korngold à Nantes



RADIO.France Musique,
samedi 25 avril 2015,
19h. Korngold: La Ville

Morte. Production événement
reprise par Angers Nantes Opéra
en mars dernier, **La Ville Morte**,



opéra de jeunesse de Korngold (composé avec son père) et créé en 1920, serait le dernier grand opéra romantique assimilant et Strauss, et Wagner et Lehar. Une fresque flamboyante et lyrique qui adapte au théâtre, l'univers symboliste du roman Bruges la morte de Rodenbach. Paul est un jeune veuf qui ne parvient pas à se remettre de la mort de sa femme, Marie : rêve-t-il ou vit-il chaque scène d'un songe cauchemardesque? La jeune comédienne Marietta qui lui rappelle tant son aimée perdue, ne cesse pourtant de parjurer son idéal de pureté et d'absolu religieux. Futur compositeur pour Hollywood, Korngold maîtrise déjà tout le langage de l'orchestre et de l'opéra

dans ce chef d'oeuvre absolu qui recycle avec tempérament et originalité l'opéra fleuve, autre défi pour les metteurs en scène et les chefs, La Femme sans ombre de Strauss.

Lire aussi le contre rendu critique de notre rédacteur Alexandre Pham qui assistait à la représentation nantaise du 13 mars dernier : La Ville Morte de Korngold présenté par Angers Nantes Opéra :

« La Ville morte c'est Bruges selon la vision de Paul : un monde sans espoir ni rémission. Le veuf inconsolable depuis la perte de son épouse Marie, s'enfonce dans un état dépressif dont l'opéra offre plusieurs facettes délirantes quoi qu'intensément poétiques. C'est le génie du compositeur qui la vingtaine triomphante, assure à l'orchestre une langue flamboyante inversement suractive à l'apathie du héros.

Mort et illusion



Soulignons d'emblée, la direction qui souligne le flux organique la démesure délirante et orgiaque de l'écriture orchestrale tout en n'oubliant pas toutes les autres sources et climats auxquels le jeune prodige Korngold a su puiser : l'incroyable sensualité de la Salomé de Strauss (pour les scènes de Marietta), les accents épiques et l'atmosphère mystérieuse et fantastique de La femme sans ombre du même Strauss, l'expressionnisme post romantique d'un

Schoenberg, l'instrumentation mahlérienne aussi (ses climats et alliances instrumentales singulières), sans omettre l'orientalisme mélodique caressant, élégantissime d'un Lehar. Cette culture musicale plutôt dense, se révèle dans la direction du chef Thomas Rösner et tout le mérite lui revient de porter l'architecture dramatique d'une oeuvre miroitante,

en bien des points de vue fascinante : la succession des épisodes si contrastés dont il rétablit sous l'ampleur cinématographique de l'écriture symphonique, la charge satirique et souvent grinçante du drame : tout le tableau dyonisiaque et délirant (parodie de Robert le Diable à l'acte II) où Paul imagine Brigitta en nonne – un nouvel avatar pour celle qui vit dans l'adoration, de Paul puis de Dieu, selon les propres termes de l'excellente mezzo Maria Riccarda Wesseling. C'est surtout un tableau chargé contre la pensée corsetée du veuf, contre l'image de Brugges la morte (et la très pieuse) qui s'interdit tout nouveau souffle.

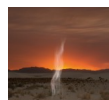
Dans ce parcours spirituel et chaotique qui met en images le délire dépressif du héros percent plusieurs scènes et tempérament. La romance fascinée du Pierrot, véritable double parodique de Paul, (somptueuse valse nostalgique "mon désir, mon délire...") la propension du drame pour le cauchemar et l'angoisse déformante qui fait naître dans l'esprit dépressif du pauvre Paul, une tangible course à l'abîme. Le timbre articulé et subtilement suave du jeune baryton John Chest est à saluer. L'ivresse dont se réclame la si lascive Marietta est exprimée par l'enflure océane de l'orchestre, un prolongement naturel du Strauss de La Femme sans ombre dont l'effectif orchestral est, comme ici, le plus vaste du répertoire. La proposition scénique de Philipp Himmelmann donne à voir la folie diffractée de Paul sous l'aspect d'une plateforme divisée en 6 cubes espaces, tour à tour éclairés, dont l'action est parfois simultanée. **LIRE** [la critique complète de La Ville Morte de Korngold par Alexandre Pham](#)



VOIR notre [reportage vidéo complet La ville Morte Die Töte](#)

[stadt de Korngold présenté par Angers Nantes Opéra en mars 2015](#)

France Musique, samedi 25 avril 2015, 19h. Korngold: La Ville Morte.



[Angers Nantes Opéra](#)

Erich Wolfgang Korngold : Die Tote Stadt : La Ville Morte

Production créée à Nancy le 9 mai 2010

Thomas Rösner, direction

Philipp Himmelmann, mise en scène

Daniel Kirch, *Paul*

Helena Juntunen, *Marietta*

Allen Boxer, *Frank*

Maria Riccarda Wesseling, *Brigitta*

Elisa Cenni, *Juliette*

Albane Carrère, *Lucienne*

Alexander Sprague, *Victorin et Gaston*

John Chest, *Fritz*

Rémy Mathieu, *Le Comte Albert*

Nantes, Théâtre Graslin : les 8, 10, 13, 15 (14h30), 17 mars 2015 à 20h.

—



Le Cid de Massenet en direct du Palais Garnier à Paris

RADIO.France musique, samedi 18 avril 2015, 19h: Massenet, le Cid. Annick Massis chante l'Infante avec ce charisme et ce naturel superlatif que nous lui connaissons. Avec Sonia Ganassi, Roberto Alagna, Paul Gay, Nicolas Cavallier... sous la direction de Michel Plasson. LIRE aussi la critique de notre rédacteur Sabino Pena Arcia qui assistait au Cid de Massenet au Palais Garnier à Paris, le 27 mars dernier :



« La première du Cid de Massenet a lieu au Palais Garnier le 30 novembre 1885 ; l'œuvre est unanimement saluée par le public et la critique. Opéra ambitieux sur l'amour et sur la gloire, inspiré de la pièce historique de Guillén de Castro y Bellvis et son adaptation par Pierre Corneille, il pose quelques problèmes formels à l'heure

actuelle. Le livret raconte l'histoire de Rodrigue dans l'Espagne de la Reconquista. Et comment pour venger l'offense faite à son père, Don Diègue, il finit par provoquer et tuer le père de Chimène, sa fiancée. Elle ne peut qu'exiger le châtiment de son bien-aimé mais le Roi a besoin de lui pour lutter contre les Maures. Il revient vainqueur, Chimène est terriblement partagée, mais le lieto fine arrive quand Rodrigue décide de se donner la mort ... qu'elle empêche, et le Roi les unit. L'amour et l'honneur sont vainqueurs. Cette difficulté contemporaine avait déjà été ressentie par Claude Debussy qui trouva impossible d'achever son propre essai lyrique Rodrigue et Chimène, d'après la même histoire, sur le livret de Catulle Mendès.

En effet, fin XIXe siècle, le grand opéra historique est déjà essoufflé. Il l'est davantage à notre époque. Or, la partition est riche en mélodies et pleine des moments de beauté comme d'intensité ; Massenet se montre artisan solide des procédés grand-opératiques, mis au point par un Meyerbeer ou un Halévy. L'influence de Verdi est aussi remarquable. Avec des interprètes de qualité, la facilité comme l'ambition mélodique de Massenet se traduisent en grands airs impressionnants. Mais il s'agit surtout du mélodrame habituel du compositeur dont la complaisance est évidente vis-à-vis des attentes du lieu de la création de son opéra. Remarquons que la dernière fois que l'œuvre a été représentée à Paris fut en 1919 ! ... »

LIRE [le compte rendu critique de Sabino PENA ARCIA, Le Cid de Massenet au Palais Garnier à Paris](#)

France Musique, samedi 18 avril 2015, 19h. Massenet : Le Cid. En direct du Palais Garnier à Paris...

CD. Coffret Scriabine 2015 (18 cd Decca), annonce

CD, coffret Scriabine 2015 (18 cd Decca), annonce. Pour célébrer le centenaire de la mort d'**Alexandre Scriabine (1872-1915)**, Decca publie un coffret magistral comprenant l'intégrale des œuvres du compositeur russe : ses œuvres – véritables miniatures ciselées-, pour piano seul (les 9 premiers cd) ; surtout les partitions pour orchestre (les 8 cd suivants) : symphonies et poèmes thématiques exprimant la quête d'absolu d'un auteur qui croyait à la vertu éthique, salvatrice et révélatrice de l'art. Dernier post romantique et digne successeur des Chopin, Liszt et Wagner, Scriabine, contemporain de Rachmaninov, reste le plus occidental des slaves. Il laisse une œuvre personnelle puissante au début du XXème siècle. On le dit piètre orchestrateur, amateur de grande forme grandiloquente, c'est écarter tout un pan de son œuvre voué à la quintessence et aux recherches harmoniques, à l'expérimentation aussi sur le timbre.



Scriabine, le dernier romantique



Complet, le coffret couvre toute la palette sonore des recherches de Scriabine : l'argument côté piano, demeure l'éventail des pianistes interprètes, comptant les plus récents et les plus doués de la nouvelle génération : Grosvenor, Lisitsa, Trifonov aux côtés des monstres sacrés

Ashkenazy, Aimard, Horowitz, Kissin, Pogorelitch, Richter.

L'intérêt supplémentaire de la sélection réside dans l'approche symphonique enfin dévoilée dans son intégralité, qui fait sens et éclaire l'esthétique et la poétique mystique du geste de Scriabine de façon exhaustive : y figurent le Concerto pour piano « Rêverie » ; les 3 premières Symphonies dont la dernière intitulée « Le Divin Poème » ; Le Poème de l'extase ; Prométhée ou le Poème du feu ; Nuances et le triptyque du Mystère final (Univers, Humanité, Transfiguration) recomposé en 1996 par le chef musicologue Alexander Nemtin. Les chefs Vladimir Ashkenazy et Valery Gergiev défendent ici ce symphonisme spirituel marqué par ses climats hypnotiques et extatiques, portés par une ivresse vénéneuse et libératrice.

Prochaine présentation critique complète du coffret Scriabine de Decca dans [le mag cd de classiquenews.com](http://le-mag-cd-de-classiquenews.com). [LIRE aussi notre dossier spécial Scriabine 2015](#)

Tourcoing : Nouveau Pelléas et Mélisande par l'Atelier Lyrique

[Tourcoing, Atelier Lyrique. Debussy : Pelléas et Mélisande. 19,21,23 avril 2015.](#) Création. Au Théâtre municipal Raymond Devos de Tourcoing, **Jean-Claude Malgoire** réunit sa fine équipe dont de nouvelles voix déjà confirmées qu'il a eu le nez de distinguer et encourager (Sabine



Devielhé y chante sa première Mélisande ; comme Guillaume Andrieux, son premier Pelléas). La nouvelle production lyrique présentée par l'ALT Atelier Lyrique de Tourcoing promet d'être un nouveau grand moment local car deux jeunes chanteurs vont y assoir davantage leur immense talent d'interprète.

Nouveau Pelléas et Mélisande à Tourcoing

Et si Pelléas et Mélisande, le seul opéra intégralement abouti de Debussy, créé à l'Opéra-Comique en 1902, soulignait sous la faillite des mots, et l'errance des êtres qui se dérobent, la souveraine activité de la musique? Force et énergie seule capable d'exprimer l'indicible, d'éclairer le psychisme profond des êtres handicapés, impuissants, démunis... Ce que le mot ne peut dire, la musique le porte soudainement au delà des solitudes et des mensonges.

Poésie, musique: on parle souvent d'une fusion étroite et mystérieuse qui cisèle l'articulation et le phrasé du texte, qui ouvrage comme nul part, la déclamation du verbe... La prose de Maeterlinck, dont la portée symboliste ne cesse d'interroger l'auditeur, offre au compositeur ce qu'il recherche: un tremplin vers l'autre monde, un passage vers l'invisible, l'indicible dont seul le flot musical témoigne. Qui est Mélisande? D'où vient-elle? Le sait-elle seulement?

Dans une nouvelle production, l'Atelier Lyrique de Tourcoing aborde la fascination et l'action énigmatique de Pelléas et Mélisande, l'opéra de la modernité, celui qui d'essence chambriste, acclimate le mode des tonalités suspendues et irrésolues, dans le sillon tracé par Richard Wagner dans Tristan et Parsifal. Debussy semble comprendre mieux que

personne, les solitudes décalées de Mélisande et de Pelléas, deux adolescents mus par un amour pur, dans un monde condamné à l'anéantissement et à la pourriture : Golaud, force aveugle et brutale, mais déchirante et faible, épouse Mélisande sans la connaître : il tue son demi frère, trop jaloux de la grâce que ces deux enfants produisent malgré eux. [LIRE notre présentation complète du nouveau Pelléas à Tourcoing par Jean-Claude Malgoire](#). [LIRE aussi « retrouver l'orchestre de Debussy » par Jean-Claude Malgoire](#)

[Pelléas et Mélisande de Claude Debussy à Tourcoing](#)
[drame lyrique en 5 actes](#)

[Livret du compositeur d'après Maeterlinck](#)
[version originale. Les 19, 21, et 23 avril 2015](#)

Informations
Réservations

Distribution

Mélisande, Sabine Devielhe

Geneviève, Geneviève Levesque

Pelléas, Guillaume Andrieux

Golaud, Alain Buet

Arkel, Renaud Delaigue

Le médecin, Geoffroy Buffière

La Grande Ecurie et la Chambre du Roy

Direction musicale, Jean-Claude Malgoire

Mise en scène et lumières, Christian Schiaretti

Pelléas et Mélisande

Claude Debussy

Synopsis

Acte I. Après l'avoir sauvée dans la forêt du royaume d'Allemonde, le prince Golaud, fils du roi Arkel, a épousé la jeune et mystérieuse Mélisande. En présence de Geneviève, du roi Arkel et d'Yniold le premier fils de Golaud, enfant de son

mariage précédent, Mélisande rencontre Pelléas qui doit partir le lendemain.

Acte II. A la fontaine des aveugles, Pelléas qui est resté, et Mélisande jouent ; Mélisande fait tomber dans l'onde sa bague d'épouse, offerte par Golaud. Puis Mélisande qui dit son malheur, soigne Golaud tombé de cheval pendant la chasse : découvrant l'absence de la bague au doigt de Mélisande, Golaud la somme d'aller la rechercher avec Pelléas. Dans la grotte où ils cherchent en vain l'anneau, Mélisande et Pelléas découvrent 3 aveugles...

Acte III. Du haut de sa tour, Mélisande peigne sa longue chevelure, cependant que resté au bas, Pelléas avoue son amour pour la belle et jeune mystérieuse. Golaud les surprend. Il emmène Pelléas dans les souterrains du château... Puis Golaud presse son fils Yniold de lui dire ce que font les deux adolescents (nouvelle scène de sadisme de la part de Golaud).

Acte IV. Malgré les soupçons et la violence de Golaud, Pelléas qui peut enfin partir, retrouve Mélisande, l'étreint mais Golaud tue Pelléas et poursuit Mélisande dans la forêt.

Acte V. Mélisande à l'agonie qui vient d'accoucher, est pressée par Golaud qui veut son pardon. En vain, la jeune femme meurt sans s'expliquer...

Approfondir

VOIR le reportage spécial de [la production de Pelléas et](#)

[Mélisande présentée par Angers Nantes Opéra en 2014 \(Emmanuelle Bastet, mise en scène\)](#)

[VOIR les reportages Le Sacre de Stravinsky \(1913\)](#), La Mer de Debussy par l'orchestre sur instruments d'époque, Les Siècles, François-Xavier Roth

[VOIR Jean Claude Malgoire ressuscite ABEN HAMET, l'opéra orientlaïste de Théodore Dubois d'après Chateaubriand \(mars avril 2014\)](#)

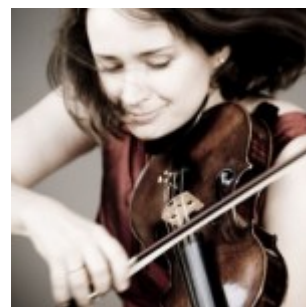
Poitiers, TAP : Patricia Kopatchinskaia et Philippe Herreweghe jouent Mendelssohn (annonce)

Poitiers, TAP. Mardi 21 avril 2015, 20h30.

Philippe Herreweghe, Patricia Kopatchinskaia.

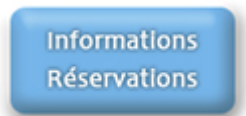
Nouveau jalon finement ciselé sur le plan instrumental, de la saison symphonique à Poitiers. Après les concertos de Schumann et Tchaïkovski, la saison symphonique au TAP de Poitiers se poursuit avec deux autres perles

romantiques : le 21 avril, Philippe Herreweghe et les instrumentistes de l'Orchestre des Champs Elysées s'associent au feu ardent de la violoniste moldave Patricia Kopatchinskaia qui, il y a huit ans à Poitiers avait déjà marqué les esprits dans le Concerto de Beethoven. Celle qui joue pieds nus, pour mieux sentir les vibrations du plateau transmises par les respirations et pulsions de l'orchestre, affirme depuis plusieurs années, une sensibilité féline d'une intensité rare.



En seconde partie, l'Orchestre des Champs-Élysées interprète sur instruments d'époque la Symphonie n°2 de Brahms (composée plus de 30 ans après le Concerto de Mendelssohn), dans une configuration proche de la création par l'Orchestre de Meiningen. LIRE notre présentation complète du concert de Patricia Kopatchniskaya et de Philippe Herreweghe au TAP de Poitiers

[Poitiers, TAP. Mardi 21 avril 2015, 20h30](#)
[Brahms, Mendelssohn](#)
[Orchestre des Champs-Élysées](#)



Philippe Herreweghe, direction
Patricia Kopatchinskaia, violon

Felix Mendelssohn : Concerto pour violon en mi mineur op. 64
Johannes Brahms : Symphonie n°2 en ré majeur op. 73

Illustration : Patricia Kopatchinskaja (© Marco Borggreve)

**Livres. Cahiers de
conversation de Beethoven
(Buchet Chastel)**

Livres, compte rendu critique. Cahiers de conversation de Beethoven (Buchet Chastel). Beethoven devenu sourd échangeait avec ses interlocuteurs en lisant leurs questions et commentaires qu'ils écrivaient sur des ardoises... En lisant les mots, Beethoven pouvait ainsi soutenir une conversation sans obstacles. Même dans leur enrobage actualisé, les carnets de conversations de Beethoven, écrits ou plutôt transcriptions des conversations réalisées par ses proches



et amis restent... matière sèche voire abrupte. On soupçonne même que certaines rédactions soient sujettes à caution en particulier les conversations rapportés par son « ami », Anton Schindler qui n'hésite pas, après la mort de Beethoven, à ajouter manuscritement de fausses déclarations démontrant combien le compositeur et lui étaient proches... La supercherie étant aujourd'hui élucidée, le lecteur peut en toute connaissance tirer bénéfice de leur lecture. Car à Vienne dans les 10 dernières années de sa vie, Ludwig s'adresse directement ici aux membres de son cercle élargi : son « fils » Karl (en fait son neveu dont il aura la tutelle définitive en 1820, au terme de rebondissements juridiques inimaginables), son frère Johann, les amis Peters et Breuning, le violoniste Schuppanzigh, les éditeurs Artaria, Schlesinger, les pianistes Carl et Joseph Czerny, la soprano Henriette Sontag et surtout le soutien de toujours, protecteur dédicatoire de maints ouvrages dont la Solemnis, l'archiduc Rodolphe.

De février 1818 à mars 1827, voici Beethoven à Vienne, dans son ordinaire, à la fin de sa vie : l'anecdotique rejoint les infos de première valeur concernant les grandes œuvres alors en gestation : Sonates pour piano et violoncelle (dédiées à la comtesse Erdödy), la publication de la Hammerklavier opus 106

chez Artaria, la 9ème Symphonie, la Missa Solemnis (achevée en 1823)... entre autres. Il faut s'accrocher car la lecture est difficile mais en sachant sélectionner et faire son tri, l'apport de ses 10 dernières années viennoise est inestimable.

Beethoven : Cahiers de conversation. Traduit par J.-G. Prod'homme. Réédition. Parution le 10 avril 2015. [Edition Buchet Chastel, collection musique](#). Format : 14 x 20,5 cm, 432 p., 23.00 €. ISBN 978-2-283-02875-9